

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 32 (1964)
Heft: 8

Artikel: Y a-t-il une littérature du péché?
Autor: Hopper, John L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Y a-t-il une littérature du péché?

Puisque notre critique littéraire nous a froidement laissé tomber pour se battre contre les vagues bleues de la Méditerranée, nous avons fouillé nos archives pour trouver de quoi remplir notre rubrique respective. Notre choix s'est arrêté sur une critique de «Young and Evil», parue dans le «Combat» en Juillet 1960, sous le titre «Y a-t-il une littérature du péché?» Il y a des chances que ce livre tombe dans l'oubli et c'est avant tout cette crainte qui nous a amené à republier l'article ci-après. C.W.

C'est en 1933 que deux jeunes Américains, Charles-Henri Ford et Parker Dylor, écrivaient «Young and Evil». Ce livre s'attaquait au problème social de l'homosexualité, dont la littérature anglo-saxonne nous offre maintes études célèbres, telles que «The City and the Pillar», de Gore Viall, «Giovanni's Room» de James Baldwin, «The Sergeant», «Finistère», d'auteurs moins connus, etc. . . pour n'évoquer que les parutions de ces deux dernières décades, et les ouvrages nettement spécialisés.

La différence de ton entre la plupart des romans français sur ce sujet et les romans américains — des plus lointains aux tout derniers «best-sellers» — vaut qu'on s'y arrête. Car les romanciers américains semblent y mettre une particulière mauvaise conscience: leurs personnages finissent toujours par se suicider, quand ils ne se repentent pas suffisamment pour se convertir à quelque innocente jeune fille, qui les comprendra, et les aidera à recouvrer leur normalité. Faute de quoi, les malheureux devront être irrémédiablement condamnés aux yeux du public, et justement condamnés. L'homosexuel devient ici le parfait bouc émissaire de la tragédie contemporaine.

Peu nous importerait si l'honnêteté d'une attitude n'était pour nous une dimension littéraire: l'apologie béate aboutirait à la même mystification, à la même tricherie, à la même superficialité.

Et c'est ce qui nous fait souligner les mérites de «Young and Evil». La censure des États-Unis considère ce livre comme pornographique pour la seule précise raison qu'il se refuse à toute entreprise d'édification (contrairement à bien d'autres, dont elle se soucie moins), dans un pays qui en a une notion singulièrement clinique.

«Young and Evil», il est vrai, ne replace pas ses personnages dans le contexte social. Mais l'honnêteté du récit le rend symbolique et universel. «Homosexuels professionnels . . .», ajoutait en commentaire le critique Louis Kronenberger . . . Quelques aventures féminines de façade, comme dans «Giovanni's Room», ou le décor de l'armée, comme dans «The Sergeant» («L'Étau» en traduction française), l'eussent-ils rendu plus «acceptable»?

Il n'est pas de drame humain qui, à une certaine profondeur, nous soit étranger, et les ressorts psychologiques des individus dépassent par là leur objet, et rejoignent leur constante, leur solitude. «Young and Evil» est souvent un poème dont les héros surnagent entre les deux mondes du bonheur et de la damnation, comme tous les autres. On ne saurait donc les comparer aux damnés éternels et aux psychopathes d'un

Tennessee Williams, auxquels le public ne saurait quant à lui s'identifier sans masochisme — et qui en ont connu d'autant plus de succès.

Ce livre est heureux, à sa manière. Que les Américains soient les Elus ou les Philistins de notre siècle, ils n'en réclament pas moins la mort de ceux qui tentent de violer la conscience collective, à l'instar de toutes les sociétés. Or les héros de Ford et Tyler ne font pas appel à une pseudo-psychoanalyse pour guérir ou plaider coupables. Quel que soit leur dénuement, ils se sont choisis et acceptés, à l'intérieur de leur univers, et du nôtre.

«Young and Evil», recherché à prix d'or, est devenu introuvable aux Etats-Unis. Nous devons aux entreprises courageuses de l'Olympia Press à Paris, de pouvoir le lire. Il ne s'ajoutera pas à la liste des romans-feuilletons d'une mauvaise littérature internationale. Son style nous a plutôt fait penser souvent aux essais modernes d'un Kérouac ou d'un Burroughs, par ses recherches qui ne sont point seulement techniques, et la façon dont il correspond à l'atmosphère et aux caractères de l'histoire. Maurice Dirodias, directeur de l'Olympia Press, le rangera à la suite de «Lolita», des œuvres d'Henry Miller, de ses traductions de Sade et de Genêt. Car il doit être lu comme un témoignage et un document sur un problème qu'il appartient à certains de poser, qu'il ne nous appartient pas de juger.

John L. Hopper.

CINEMA:

«Un Goût de Miel»

de Tony Richardson

On nous signale la reprise probable, sur les écrans de la Suisse, du fameux film de Richardson «Un Goût de Miel». En publiant les articles ci-après, nous aimerions rappeler à nos lecteurs ce chef-d'œuvre tout en les invitant à ne pas manquer l'occasion de le revoir. C.W.

Paul Glardon, dans le «Semeur Vaudois», Lausanne, écrit:

Quoique différant beaucoup de «L'Enfance d'Ivan», «Un Goût de Miel» nous plonge dans la même perplexité, quant à la forme, et nous enchante par la même découverte d'un réalisateur plein de promesses, anglais celui-là.

Il faut voir un film quatre ou cinq fois pour se prononcer valablement sur sa forme. Plaignons donc les critiques obligés de juger après une seule vision!

Ma première impression est que nous tenons dans «Un Goût de Miel» un film fort bien fait, remarquablement interprété, un sujet d'une belle